

# Lettre = Leserbrief

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Werk, Bauen + Wohnen**

Band (Jahr): **68 (1981)**

Heft 10: **Illusionismus**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



ment vite fait avec deux traits et une fausse cote un dégât de plusieurs milliers de francs de compresseur. Que vous apparaissiez en Jaguar ou en 2-chevaux, vous aurez bientôt en vous comme diplômé technicien ou polytechnicien le sens du poids et la responsabilité des actions lourdes. Que ceci ne vous rende pas hautain.

Laissez-moi vous parler maintenant du client (mais ne vous laissez pas impressionner par mes 35 ans d'expérience, imaginez que j'ai votre âge):

Le client, d'abord, ce n'est qu'un facteur dans un calcul pour l'obtention d'un mandat. Sans client, pas de mandat. Dans l'optique d'un jeune hautain, le client n'est qu'un moyen pour aboutir à un chantier, donc de se réaliser. On lui dit poliment bonjour, on lui soumet (trop vite) quelques esquisses, on lui fait signer un papier et hardi départ dans la profession. Ensuite photos, réclame, propagande, prochain client.

Ce client-là, c'est un horrible client, on le trouve peut-être dans des clubs, dans des bars, il existe sans doute, mais s'il existe, il est aussi mauvais que son architecte. Lui aussi il pense aux photos, à son nom, à sa propagande et à sa glorification. Ces deux hautains et ces deux glorifiés ne dureront pas. Dans la presse de boulevard peut-être, mais pas dans l'histoire.

Le client, c'est par exemple un intellectuel solitaire dans l'embaras. Peut-être ne peut-il pas écrire convenablement, peut-être a-t-il besoin de plus de lumière, de plus de tranquillité, d'une protection contre un mauvais voisin, d'une meilleure table, d'un meilleur rangement. Si vous le diagnostiquez soigneusement, ce petit client, vous inventez grâce à lui un merveilleux système de table, rangement, éclairage, démontable sans doute, brevetable peut-être, qui vous rendra fameux et copié dans le monde entier. Petite cause grand effet. Le grand hautain hors d'école, lui, aurait raté cette chance-là, je vous jure - car il se serait placé d'embellie au-dessus de ce client.

Le client, c'est par exemple une femme seule qui travaille, que sa famille a quittée, qui a besoin d'un point fixe. Ce point fixe, dans votre diagnostic, devient un petit jardin de 15 m<sup>2</sup> avec palissade, érable, buis, rosier, clématite, banc et arrosoir. Au soleil, le soir, dans son petit jardin après le travail, la femme retrouve son équilibre. Vous, pas hautain, lui avez reconstruit son bon-

heur.

Le client, c'est par exemple une ville. Etouffée par le trafic. Perplexe vis-à-vis de projets contradictoires, incapable de trier les options. Vous ne pensez pas à vous, ni à votre gloire, mais mettez modestement votre intelligence à sa disposition. Vous clarifiez ses tendances, vous éclairez ses options, vous mettez de l'ordre dans ses priorités. La ville tout à coup vous écoute. Parce que le dialogue, pas mélangé d'orgueil ni d'ambitions politiques, est réel et honnête. Grâce à vous, la ville devient optimiste, courageuse, et elle entreprend.

Le client, c'est par exemple un maire de village. En dépit des intrigants et solliciteurs, il aime son village et voudrait lui laisser quelque chose de vivant. Il a besoin d'un interlocuteur intègre et inventif. Il en fera un ami et à deux ils planifieront quelque chose. Sans orgueil, avec l'amour du coin. Il y a là une chance unique pour vous architecte non orgueilleux d'implanter un organe vivant dans un contexte civique, en équipe. Et que cet organe soit chapelle, centre de jeunes, jardin public, pont ou terrasse, il sera magnifique car créé dans l'amitié, la modestie et le but commun.

Le client, c'est par exemple une belle femme. Fasciné, sans orgueil à vous mais pour son orgueil à elle, vous l'habiliez de glaces, d'armoires, de marches, et de palmiers. Vous oubliez vous-même, vous vivez la joie et la glorification d'une autre personne. Ce qui vous manque en gloire, vous le retrouvez dans une imagination accrue qui éclaircit votre goût et raffine vos moyens.

Le client, c'est par exemple une société industrielle en plein essor. Elle est pressée, elle ne veut rien dépenser, construire l'embaras, pourtant c'est nécessaire. Orgueilleux parce que fier d'être élu, vous risquez de lui implanter une grosse fatalité au mauvais endroit, belle en soi mais bête pour l'avenir. Penchez-vous plutôt en toute modestie sur ses besoins, son potentiel futur, analysez plus que vous ne construisez, ouvrez des options, évaluez les dépenses et le revenu des dépenses (cost-benefit), devenez non un vendeur de bâtiment mais un conseiller et vous établirez une relation à longue haleine basée sur la confiance, l'intelligence et le désintéressement.

Le client, c'est par exemple une commission publique qui doit construire mais qui a peur, peur de la responsabilité financière, peur de

l'architecte. Posez votre orgueil, mettez-vous sur ses chaises, trouvez parmi ses membres la personne la plus honnête, parlez-lui comme si elle était seule, découvrez son optique, ses difficultés, ses envies, et graduellement la commission adoptera son style et son courage et vous acceptera aussi comme un de ses membres. A ce moment commence le travail de la création qui ne peut se faire que dans l'harmonie et la compréhension.

Le client, c'est par exemple quelqu'un qui veut plus que ses moyens. Dans l'orgueil vous allez tout de suite dans sa ligne et vous lui fabriquez une catastrophe. Dans la modestie, vous manipulez ses envies et les réduisez à sa mesure, mais vous les intensifiez et, qui sait, même ce fou aura de vous un petit chef-d'œuvre.

Vous pourriez avoir acquis l'impression par mes exemples arbitraires et ma liste de comportements préférés que je plaide pour les services modestes plutôt que pour les actions à éclat. C'est faux. Je pense que dans les services modestes et constants se pose le germe de l'éclat. Dans ce que Le Corbusier appelait «la recherche patiente». Celui qui s'approche du client en orgueil n'est pas perméable. Il loupe le premier contact. Il ne pénètre pas dans le problème. N'ayant pas pénétré, il ne trouve pas la belle solution, la solution nouvelle. Il ne peut que ressortir des fonds de tiroir.

Le bon client avec toutes ses faiblesses, ses hésitations, ses peurs, voire même ses complexes, est un réveilleur d'idées, un magicien, un créateur. Pour le faire entrer dans votre vie, vous devez vous approcher avec un solide bagage professionnel, de grandes ambitions, du talent, certes, mais surtout avec de grands yeux, de grandes oreilles et un énorme tas de feuilles blanches.

Je vous les souhaite.

Pierre Zoelly

## Lettre

*Réponse à Jean de Tolédo, Président des associations professionnelles du centre ville, Genève, au sujet de mon article: Participation démocratique et fausse conscience politique (Werk, Bauen + Wohnen 3 + 7/8 1981).*

Les reproches diffamatoires d'inexactitude et de mauvaise foi contenus dans la lettre de Jean de Tolédo mettant en cause auprès des lecteurs la crédibilité de mon enquête sur le projet de construction du Parking de l'Alhambra en Vieille-Ville de Genève, je me vois dans l'obligation de maintenir les affirmations suivantes:

Vous contestez le passage de mon article dans lequel je dévoile votre intention d'exercer un contrôle par le moyen du référendum potentiel sur les projets conçus par le Département des Travaux Publics pour l'affectation de la parcelle Rôtisserie/Pâtisserie/rue Calvin, propriété de l'Etat.

Dans l'interview que vous m'avez accordée à Genève le 6 octobre 1980, vous m'avez fait l'historique de votre initiative, en la situant par rapport aux autres moyens d'action ayant base légale. Vous avez critiqué la procédure courante de la mise à l'enquête à cause de sa lenteur, vu la difficulté d'obtenir simultanément l'assentiment des divers services et commissions du DTP pour un projet qui prend certaines libertés avec le règlement d'application de la loi sur les constructions, comme l'est le vôtre. Puis vous m'avez fait état de votre conception de l'initiative, qui, selon vous, devrait aussi permettre à un mouvement de citoyens organisés d'apporter un projet déjà globalement élaboré dans le débat politique, faisant dépendre sa réalisation du seul verdict populaire. A mes doutes sur la valeur juridique de cette procédure, vous m'avez répondu qu'en contester le bien-fondé serait faire preuve d'un esprit suspectement antidémocratique, et qu'au contraire, vous lui trouviez un caractère positif et constructif séduisant, préférable à la procédure négative d'opposition qu'est le référendum, auquel vous ne manquerez pas cependant de recourir en dernière instance, au cas où le DTP tenterait de mettre à exécution un projet non conforme à vos vues.

En évaluant le rapport des forces ainsi constitué: initiative populaire court-circuitant les services de



l'Etat d'une part, référendum latent pour tout vote de crédit destiné à financer un projet cantonal ne vous agréant pas d'autre part, vous estimez avoir suffisamment réduit la marge de manœuvre des pouvoirs publics, pour être sûr de l'aboutissement de votre entreprise.

La connaissance de votre stratégie politique, que vous m'avez permis d'acquérir dans cette interview, ne rendait pas possible de jeter un jour plus favorable sur votre engagement pour les valeurs démocratiques, je le regrette, mais je vous serais reconnaissant de ne pas me faire endosser pour autant la responsabilité de propos que vous m'avez confiés, j'en demeure convaincu, en toute sincérité. Nos vues divergent sur le statut de l'opinion publique dans la vie politique actuelle: je crois à sa fonction critique et travaille à l'alimenter; je ne cherche pas à fabriquer un consensus. Sylvain Malfroy, Zürich

## Leserbrief

Man geniesst einen herrlichen Ausblick hier oben. Da der Gurten, dort der Bantiger, dazwischen die weichen, bewaldeten Ausläufer der Aaretalmoränen. In diesen Rahmen eingebettet liegt die stolze Zähringerstadt mit den schönsten Arkaden Europas, ihren Erweiterungen des 19. Jahrhunderts, den Quartieren der Zwischenkriegszeit, den Landi-Gartenstädten, im Westen dem sozialen Wohnungsbau aus den sechziger Jahren und vielem mehr, was das Gefüge dieser Stadt ausmacht. Wirklich herrlich, der Ausblick aus diesem 18. Stock... An den Wänden prangen Teile des kantonalen Kunstkredits, und zum Gipfel des Zynismus heisst dieses Spital auch noch «Insel», wohl um Rettung zu suggerieren. Insel in einem Meer von Krebs, Betonkreb, Stahl-Glas-Krebs, Asphaltkreb, überall zwischen Gurten und Bantiger derselbe Tumor.

Meine Frau hat mir Lesestoff gebracht: Die Solothurner Schule, anständige Architektur denke ich beim ersten Durchblättern. Und als ich Bilder und Pläne genauer betrachte, packt mich das kalte Grauen.

Sind das die Hüllen, in welchen unsere Kinder ihre Persönlichkeit entfalten, selbständig denken, handeln und fühlen, schöpferisch tätig werden? Ist das der Hort, wo junge Menschen an Herz, Hand und Geist ausgebildet werden? Oder sind das die Hallen, wo gnadenlos nach Alphas, Betas und Deltas selektioniert wird? Sind das die Rasterfabriken, wo der genormte Mensch für das Jahr 1984 gezüchtet wird? Sind das die Primar- und Sekundarschulhäuser, die Gymnasien und Ausbildungszentren, wo auf das Leben in einer von Metastasen besetzten Landschaft hingearbeitet wird? Sind das die Wohnräume, in welchen man sich geborgen und zu Hause fühlt (Woody Allens Orgasmatron ist wohl diskret aus den Plänen entfernt worden)? Hat sich das blinde Vertrauen der Bauherrin in die Architekten gelohnt? Oder ist der Hinweis auf die Abwesenheit der Bewohner Indiz dafür, dass die Bauherrin alle paar Wochen abhauen muss, weil sie's nicht mehr aushält in ihren eigenen architekturklinisch sauberen vier Wänden?

Nun, ich will die Antworten in den begleitenden Texten suchen: Architekten haben immer schon geschrieben und wohl auch gelesen. Man zitiert gegenseitig die grossen Meister, eine Zeitlang waren die Soziologen hoch im Kurs, Frau Jakobs und Herr Mitscherlich mussten dauernd erhalten. Inzwischen sind neben der «Automobil-Revue» und dem «Penthouse» auch die Philosophen in die Lektüre der Architekten eingeschlossen worden. Von Kant bis Habermas kommen alle dran, und am Schluss steht immer wieder neu hergeleitet das Axiom vom Menschen im Mittelpunkt. Ich sage bullshit: das Honorar steht im Mittelpunkt, sonst sähe es beileibe anders aus in dieser Landschaft, und die Antworten auf meine Fragen hab' ich auch nicht gefunden. Eine Reise im Zuge von Bern nach Zürich – pour voir ce que l'on voit – beweist mir, dass die Auseinandersetzung mit Jakobs und Habermas den Weg vom Reissbrett in den Papierkorb, nicht aber den in die Landschaft gefunden hat. Das eine oder andere anständige Bauwerk zwischen Solothurn und Olten kann mich nicht über diese Tatsa-

che hinwegtrösten, so wenig wie die architekturtheoretischen Ausführungen dazu. Die Nekrophilie feiert Orgien, wo mechanistische Denksysteme und Computer assisted design den Entwurf beherrschen. Die Architektur hat sich losgelöst vom unvollkommenen, schöpferisch tätigen Menschen, ziel- und wahllos wuchern Stahl, Glas und Beton in der Landschaft.

Die Schizophrenie muss unter den Architekten weit verbreitet sein. Man beruft sich auf allerhand – jetzt gerade, weil Mode, auf Philosophen – und ist vielleicht sogar ehrlich bemüht, den Menschen in den sogenannten Mittelpunkt zu rücken, das Ringen um anständige Lösungen bleibt mancherorts spürbar. Aber am Ende stehen die berühmten einfachen Kuben aus Beton, Stahl und Glas, auf englisch boxes, Kisten, armselig genug in ihren perfekten Proportionen, auf dass sie gerade noch passen zum Krebs in der Landschaft, und spätestens bei der Garantieabnahme sind die Philosophen vergessen. Es lohnt sich in der Tat, sich mit der Solothurner Schule auseinanderzusetzen, allein schon um die tödliche Kraft dieser materialistischen und rationalistischen Positionen zu erkennen. Eine Architekturzeitschrift wie «Werk, Bauen und Wohnen» hat ja unter anderem sicher auch die Aufgabe, Fehlentwicklungen aufzuzeigen.

Und wie immer, wenn ich mich mit einer «Schule» beschäftige, packt mich die Lust, dem Wissenschaftsrat die Eröffnung eines Lehrstuhls für Bauverzicht an den Eidgenössischen Technischen Hochschulen vorzuschlagen.

Meine Frau hat mich gefunden, in der Cafeteria im S-Geschoss des Insspitals, draussen könnte ebensogut Zürich, Montreal oder Rotterdam sein. Zusammen lokalisieren wir die Tumorherde in der Landschaft, wir erörtern die Wechselwirkungen der Wohn-, Arbeits- und Umweltsituation für Menschen, die Krebspatienten werden, wir zählen unsere Freunde, die an Krebs erkrankt sind, die Landschaft gehört auch dazu.

Es erleichtert mich, mir diese Gedanken aus dem Kopf zu schreiben, es hilft mir, den Kampf gegen den Krebs und die systematische Zerstörung der Landschaft durch die Architektur erneut zu fechten. Bernard Hegi HTL/SWB/BSP, Architekt und Raumplaner

## Architektur für Behinderte

### Die «Palme» in Pfäffikon ZH Ein Behindertenheim moderner Konzeption

In Pfäffikon ZH ist das Wohnheim für Behinderte «Palme» eröffnet worden, ein gutes Beispiel moderner Heimarchitektur. Zwei schöne, schlichte Häuser in ländlichem Stil wurden durch diskrete Neubauten zu einer Anlage ergänzt, die mehr sein will als nur gerade ein Haus, nämlich ein wohnliches, liebenswertes Zuhause für die Behinderten, die darin leben.

Die damalige «Stiftung Pestalozzischule Glattbrugg», die – verstreut in mehreren Provisorien – Wohn- und Arbeitsstätten für Behinderte führte, wandte sich 1976 an die Bühler Kuenzle Gerber Architekten AG, Zürich, mit dem Vorhaben, die verschiedenen Einrichtungen unter einem Dach zusammenzufassen. Die erste Aufgabe für die Architekten bestand darin, verschiedene mögliche Lösungen zu entwerfen und einander gegenüberzustellen. 1978 wurde im Zürcher Oberländer Dorf Pfäffikon eine Liegenschaft gefunden, die sich für das Bauvorhaben eignete, und bereits im Jahr darauf konnten die Ar-



1



2

1 Das moderne Wohnheim für Behinderte «Palme», Pfäffikon ZH

2 Innenansicht des Wohnheimes für Behinderte «Palme» in Pfäffikon ZH